

# Un livre sans fin



---

Vincent Dubi

---

Vincent Dubi

# Un livre sans fin

© Vincent Dubi, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.



Tout commença par un simple livre, posé sur le rebord d'un banc. L'arrêt de bus était vide, l'été ayant déjà chassé de la petite ville ses habitants, partis en d'autres contrées pour les vacances. Le soleil se couchait tard en cette période et Marie en profitait pour sortir admirer les crépuscules, à la faveur de la fraîcheur nocturne. Elle aimait particulièrement l'odeur suave et chaude qui s'atténuait avec la nuit et le vent de fin de journée. Un parfum troublant, persistant, comme si le temps s'interrompait pendant ces quelques semaines où personne ne souhaitait participer au tumulte des quotidiens. Dans les ruelles, les chats lézardaient en attendant de vadrouiller et folâtrer dans les ténèbres.

Profiter de la vie et de ses petits plaisirs, voilà ce qu'elle désirait. Vivre comme une reine solitaire, penser à autre chose, oublier sa routine morose, s'appropriier la ville abandonnée. Elle feuilleta quelques pages du livre, un ancien recueil de contes, à la reliure fatiguée, avec des illustrations pour enfant. De quoi satisfaire la bibliothèque du quartier.

— Madame ? Vous pourriez m'en lire une partie ?

Obnubilée sur les images d'apparitions spectrales et de souvenirs de faubourgs pauvres, elle ne vit pas apparaître un petit garçon d'allure étrange, en décalage avec son époque.

— Tu veux dire : s'il vous plaît madame ?

— Désolé m'dame...

— Il est à toi ce livre ?

— Je sais pas, il est bien ?

Une lueur d'espoir s'alluma dans les grands yeux pétillants du garçon. Sa tenue élimée et rapiécée paraissait venir d'un temps révolu. Marie s'étonna de sa présence dans cette bourgade de campagne, peu de vagabonds s'aventuraient dans les parages, trop résidentiels. Il devait rarement avoir l'occasion de côtoyer d'autres enfants, partager avec eux des histoires ou en inventer de nouvelles. Devant se rendre au parc municipal, une idée lui vint à l'esprit.

— Écoute, je veux bien t'en lire un morceau, d'accord ? Le bus ne devrait pas tarder, tu n'as qu'à rester avec moi jusqu'à ce qu'il arrive.

— Oui m'dame. Vous l'avez déjà lu ?

— Euh... Non. Attends que je trouve un conte intéressant.

Tandis qu'elle parcourait les feuilles, le souffle du vent s'accentua, mélangeant les senteurs entêtantes de la journée à celles de la soirée, plus ténues.

— Bizarre, les pages sont toutes blanches. Je... Il y avait des mots avant. C'est toi qui me fais une blague ?

En se tournant vers son voisin, Marie s'aperçut qu'il s'était volatilisé. Ébahie par cette brusque disparition, elle se demanda s'il venait bien de son imagination. Le livre s'était envolé aussi. À la place, dans sa main : un stylo, délicat, argenté, des symboles dorés s'y tortillaient tout du long. Elle caressa le relief des gravures. Une

sensation de légèreté en émanait, comme s'il participait d'une autre réalité. Un fantôme d'objet.

Les évènements s'enchaînaient avec tant de rapidité qu'elle doutait de leur rationalité. Un soupçon la gagna un instant, qu'elle dissipa aussitôt en vérifiant autour si quelqu'un se moquait de sa surprise. Seul l'été la narguait par sa chaude emprise.

Le bus arriva. Sortant de sa stupéfaction, elle demanda au chauffeur s'il avait aperçu un petit garçon s'en aller. Il la dévisagea un moment, telle une folle de passage. Les enfants s'étaient évaporés avec la chaleur, les vacances les ayant emmenés ailleurs depuis plusieurs semaines. Le bus l'emporta, seule à bord et à la première place. La vision de la route qui défilait sous ses yeux la plongeait toujours dans un état de contemplation silencieuse. Un état si profond que même aujourd'hui elle ne vit pas le garçonnet s'asseoir à ses côtés et la fixer d'un regard étrange, teinté d'arrière-pensées et de curiosité.

— M'dame, vous pourriez m'écrire une histoire ?

— Hein !

Pris par surprise dans sa rêverie, Marie marqua un temps d'adaptation avant de sentir sa présence, et tendait le livre avec une mimique suppliante. Rien dans sa façon d'agir ne semblait trahir une quelconque moquerie, juste une espièglerie enfantine avec une étonnante touche de sérieux. Sa casquette de gavroche débordait de sa tête et le transformait en champignon malicieux.

— Comment as-tu fait pour disparaître comme ça ?

—

Marie déduisit du regard de l'enfant qu'il poursuivrait sa requête silencieuse et s'avoua vaincue devant tant de franche obstination. Elle prit le livre et le soupesa plusieurs fois pour s'assurer qu'il n'était pas truqué. De toute évidence, un vrai ouvrage, lourd de mots à défaut de sens.

— Je ne sais pas écrire. Enfin, si, je sais. Mais pas des contes, pas comme ça. Je ne suis pas romancière.

— Dommage, tout le monde a des choses à raconter. Pas vous ?

— Je crois pas, en fait je me suis jamais posé la question. Et toi ?

— Je préfère les lire ou les écouter. Mes histoires sont pas marrantes...

Le garçon sombra dans la tristesse. Il fixa le bout de ses bottines usées.

— Je vais au parc qui surplombe la plage, tu veux te joindre à moi ? On s'y installe et on essaie d'écrire tous les deux, ça te va ?

— Super ! Merci m'dame !

Le bus continua sa route dans le silence de ses passagers, Marie craignant de demander à son voisin d'où il venait. Arrivés à destination, ils descendirent et se dirigèrent vers le parc de la ville, désert et tranquille. La promenade typique des communes provinciales : un gigantesque arbre séculaire en son milieu, des



bancs, des pelouses parfaites et quelques statues pour suggérer un aspect antique aux flâneurs. Au loin, la plage dégagait la vue sur une mer d'huile peuplée de rares voiliers. Un ancien cimetière, laissé à l'abandon, se dissimulait dans un recoin du parc, le lierre et la mousse attaquaient consciencieusement le mur d'enceinte et rongeaient la vieille grille d'entrée.

L'enfant suivit sagement Marie jusqu'à un banc en pierre, placé le long de l'enceinte. Elle s'installa, le stylo en main, prêt à entamer la première page. Son regard se perdit un instant sur le chêne massif. Un arbre qui avait dû voir passer des générations de gens pour l'admirer sans se rendre compte de sa croissance, lente et inexorable. Il avait dorénavant droit à une palissade en bois pour sa protection et une plaque commémorait sa longue existence.

Un écureuil grimpa en vitesse cacher son butin dans les branchages noyés sous les rayons multicolores du soleil couchant. Marie laissa son esprit vagabonder sur ces teintes changeantes et le délicat mouvement vital de la nature autour d'elle. Le vent s'obstinait à balayer la chaleur sur sa peau en une douce caresse paresseuse.

Quand son attention revint au livre, elle constata avec stupeur qu'il débordait d'une écriture manuscrite : la sienne. Des centaines de pages barbouillées de mots. Elle s'aperçut aussitôt que le garçonnet avait une nouvelle fois disparu. Quelle farce s'amusait-il à lui jouer ?

Plus loin, la grille du cimetière était entrouverte. Le galopin à la casquette trop grande avait dû s'y cacher pour guetter sa réaction. Marie se leva et tira sur les barreaux crasseux pour se glisser à l'intérieur. La plupart des sépultures n'étaient plus nettoyées de longue date, rongées par le désintérêt des éléments à conserver le passé. La mousse recouvrait tout d'un écrin vert sombre qui contrastait avec la dureté de la pierre. Les épitaphes semblaient dans l'oubli du temps ; personne ne venait plus les déchiffrer.

Elle marcha avec lenteur à travers les allées, guettant le moindre mouvement du coin de l'œil et essayant de trouver un indice de passage récent. Les herbes hautes envahissaient tout, maigres traces de vie en ces lieux. Au fond d'une travée, elle avisa des pots de cosmos, embellissant de leurs couleurs la grisaille de la tombe qui les accueillait. Marie se posta devant, vierge de tout nom. Le livre lui démangea la main, un frisson parcourut son bras. Elle considéra le manuscrit un long moment, tourna ses pages pour y chercher une once de compréhension. En vain.

Elle le posa sur la pierre, au milieu des fleurs fraîches, puis elle rebroussa chemin et laissa le cimetière à nouveau vide. Elle avait abandonné le livre sans réfléchir, en un geste qui allait de soi. Le stylo brillait dans ses doigts et semblait attirer le soleil.

Derrière elle, une apparition trouble et en partie effacée de l'enfant se stabilisa devant la tombe et la regarda partir, lui souriant

sans qu'elle se retourne pour le voir. La main éthérée se tendit vers le livre, qui disparut soudain, tandis que les fleurs s'agitèrent au passage.

Le fantôme du garçon continuait à sourire.

— Toutes les histoires doivent avoir une fin...

L'esprit s'évapora avec grâce dans la bise embaumée par l'odeur délicate des fleurs estivales.

\*

Marie revint le lendemain au cimetière et flâna dans son dédale afin de retrouver la sépulture fleurie. Son analyse rationnelle des faits ne perçait pas les évènements de la veille, elle devait vérifier la réalité de ce qui s'était passé. Une simple preuve suffirait. Elle tourna et hésita avant de la découvrir. À sa grande surprise, un nom apparaissait sur la tombe aux cosmos, suivi de son épitaphe : « Paul Malthuis, que les mots ont guéri de ses maux ». Malgré l'aspect usé de la pierre, l'écriture semblait récente, comme gravée depuis peu. Un frisson lui grimpa le long du dos, tandis que les questions défilaient dans son esprit. Aurait-elle rêvé tout ça ? Le petit garçon était-il Paul ?

La bibliothèque saurait surement la renseigner sur ce qui était arrivé à cet enfant. Elle remonta l'allée principale du parc vers le

bâtiment municipal, situé à proximité, avant de discerner un mouvement sur le banc où ils s'étaient assis la veille. À son approche, l'écureuil des lieux s'enfuit et lascia les pages d'un livre battre à la douce brise de cette belle matinée. Elles étaient recouvertes du labeur de la presse, comme celles de son prédécesseur. Ou était-ce le même ? Elle n'aurait su dire. Le titre évoquait maintenant une histoire maritime.

— C'est bien ce que vous avez fait pour le petit Paulo. Tout le monde l'aurait pas fait.

Elle se retourna d'un mouvement vif, pour se retrouver face à un homme barbu, de haute stature, portant une veste épaisse au grand col rabattu, la peau tannée par un trop-plein de météo et de péripéties.

— Qui êtes-vous ?

— Ça n'a plus vraiment d'importance. Enfin si, d'une certaine façon. Plus pour Paul en tout cas.

— C'est le petit garçon que j'ai vu hier, c'est ça ?

— Oui, vous lui avez rendu un sacré service. Plus que vous ne croyez. Vous pensez pouvoir faire de même pour les autres ?

— Faire quoi ? Quels autres ? Je ne comprends rien !

— Comment ça ? Vous ne l'avez pas fait volontairement ?

Marie sentit sa peur se muer d'un seul coup en colère devant sa propre incompréhension et les mystères de cet homme.

— Ça suffit ! Expliquez-moi !

— Excusez-moi, je pensais que vous étiez plus au fait de ce qu’il se passe ici.

Marie demeura bouche bée tandis que son étrange interlocuteur lui révélait le devenir des morts encore liés à ce monde et dont les noms disparaissaient suite à l’usure du temps.

— Vous savez, nous pouvons choisir ce que nous voulons dans la vie, réussir ou échouer à tout et n’importe quoi, en fin de compte ce qui reste de notre passage c’est un nom. La réalité de nos actes et de nos pensées n’est qu’une représentation de la vérité. Qui peut vérifier ce qu’a vraiment fait ou pensé tel illustre personnage, hein ? J’ai parcouru des milles nautiques à travers le monde et je le suis le seul à m’en rappeler, les autres sont morts aussi, alors à quoi bon nous accrocher à des détails ?

— Qu’est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Il nous faut un nom si nous voulons rester nous-même, ici aussi bien qu’en haut. C’est la première chose que l’on donne à un nourrisson qui pousse son premier cri et c’est la dernière chose que l’on nous réclame quand nous poussons notre dernier soupir. Le Bon Dieu n’accepte pas les inconnus. Enfin, ceux qui ne se connaissent point eux-mêmes.

Marie contempla le visage buriné du marin, absorbé par les vagues que l’on voyait, au loin, lécher le sable doré et y déposer une fine écume. Cette vision les accapara le temps qu’elle digère ces

faits, indécise sur sa capacité à croire. Mais après l'expérience d'hier, comment douter ?

— Vous voulez dire que ce... livre permet de vous aider à partir ?  
Où ça ?

L'homme se tourna vers elle et sourit.

— Vous le découvrirez bien assez tôt, ne vous turlupinez pas avec ça, jeune demoiselle. Tout ce que vous avez à savoir c'est qu'un livre apparait quand un fantôme ne peut plus quitter son dernier repos sur terre et celui des cieux lui est interdit. Ce n'est que la condensation de ses souvenirs. Vous devez les réécrire pour les rendre réels. Vous saisissez ?

— Et le stylo ?

— Allez comprendre, il faut croire que quelque chose vous voit d'un bon œil, madame.

Le marin lui fit un clignement d'œil, en écho à son allusion évasive. Elle fixa son attention sur le livre, le tourna en tout sens avant d'en feuilleter à nouveau les pages blanches. Ses mains tremblaient légèrement, trop tendues par ce devoir qui lui tombait sans prévenir sur les épaules. Le marin continua.

— Le petit Paul savait pas comment faire et vous l'avez fait pour lui. Nous sommes encore nombreux ici à pas être partis quand il fallait. Nous sommes restés accrochés à notre passé et nos souvenirs, aux reliefs de ce monde qui n'est plus le nôtre. Parfois, c'est la

rancœur ou l'incompréhension qui nous empêche de traverser la frontière. Depuis, nos noms ont disparu et nous sommes bloqués dans ce fichu cimetière.

— Mais comment savoir quoi écrire ? C'est comme avec Paul ? Et ça ne marche qu'avec ce stylo ?

— Ne vous inquiétez pas, laissez-vous porter par votre instinct, ne pensez à rien et concentrez-vous sur le simple écoulement de la vie autour de vous. Le livre s'occupe du reste.

Marie hésita un court moment à poser la seule question pertinente, trop apeurée d'en entendre la réponse.

— Pourquoi moi ?

— Pourquoi pas ? Je suppose que ça doit être une histoire de disponibilité, d'ouverture d'esprit. Peu importe. Partout, des gens comme vous écoutent ce qui n'est pas dit et regardent ce qui n'est pas visible. Nous sommes un peuple silencieux qui attend de l'aide sans pouvoir la demander, c'est pour ça que vous êtes là. Pour nous aider. L'important est ce que vous faites, pas la raison qui vous pousse à le faire. En chaque être se trouve son propre juge. À vous de chercher.

Le livre envahissait progressivement son esprit. Elle ressentit chaque pulsation vitale proche, tandis que les explications du marin sombraient dans un brouillard sonore. Elle comprit que la vie naviguait à travers la nature et les corps sans distinction, comme un

courant sur lequel tout flotte et se laisse embarquer vers des océans inconnus. L'odeur fraîche et iodée de la mer la réconforta quelque peu, lui ramenant la douceur de ses souvenirs d'enfant espiègle, construisant des forteresses de sable.

Quand elle cligna des yeux, l'homme avait disparu, le livre dans ses mains arborait son écriture, fine et aérienne. Elle lut quelques passages, des histoires de bouurlingueurs au long cours, naviguant dans le froid arctique, la chaleur étouffante de Java et de Bornéo, les dangers de la mer de Chine ou les senteurs épicées des Antilles.

Elle chercha à l'intérieur de l'enceinte le dernier repos du marin. Des œillets de poète encadraient l'épithaphe érodée, attendant que le nom égaré revienne. Elle resta quelques minutes devant la tombe avant d'y déposer le livre et de partir.

À la grille d'entrée, elle se retourna et aperçut la silhouette du baroudeur, un sourire reconnaissant aux lèvres. Ses contours s'effacèrent, emportés par les embruns qu'il eut, tour à tour, chéris puis maudit au long de sa périlleuse vie.

Demain, elle reviendra pour découvrir son nom et chercher un autre livre.

Demain, elle pourra s'assurer que personne ne sera oublié.



**FIN**